

DANS LA CHAMBRE D'ISELLE

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

Solène, roman, Verdier, 2011



Aséroé, récit, P.O.L, 1992

Une phrase, monologue, Actuaría, 1995

La Musique des morts, récit, Mercure de France, 1996

Parole donnée, roman, Mercure de France, 1999

A Wonderful Day, poèmes, photos de Bernard Plossu,

Le Temps qu'il fait, 2003

Maurice Blanchot. Premier témoin, récit, Virgile, 2003

Humanités, poèmes, dessins d'Alfieri Gardone, Obsidiane, 2006

Romulphe, roman, Mercure de France, 2008

Petite Cassandre, poèmes, photos de Bernard Plossu,

éditions du Murmure, 2011

Le Paradis de monsieur Truc, écrit sur des photos de Catherine Gardone,

Les Philadelphes, 2013

À présent. Louis-René des Forêts, récit, Mercure de France, 2013

Atout cœur, récit, sur des photos de John Batho, Virgile, 2013

L'Homme approximatif, avec Bruno Lemoine, anthologie poétique
et film d'Isabelle Filleul de Brohy, Al Dante, 2014

François Dominique

Dans la chambre
d'Iselle

ROMAN

Verdier



www.editions-verdier.fr

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2015
ISBN : 978-2-86432-822-3

à Maya, Béatrice, Clyde

« La Terre chante *mi-fa-mi*, d'où nous pouvons conclure que Misère et Famine règnent sur notre habitacle. »

JOHANNES KEPLER, *Harmonices Mundi*, 1619

« Il y a des hommes qui parviennent à survivre, des individus entraînés qui échappent à la règle de l'évidence et du prévisible; ils ajustent leurs vies à toutes les règles étranges qu'elles peuvent rencontrer ou auxquelles elles sont forcées de s'assujettir. »

JACK LONDON, *L'Amour de la vie*, 1905

Jeudi 18 floréal
jour de la Corbeille d'Or

« Écoutez battre son cœur », nous dit-elle. Je quitte Lucy à l'angle de la rue de Hauteville et de la rue de Paradis. Nous sortons de la clinique Fernand-Lamaze, à deux pas de l'ancienne cristallerie Baccarat devenue jardin d'hiver pour les plantes disparues en Île-de-France.

Je revois toute la scène : la gynécologue fait glisser la barrette et le gel sur le ventre de Lucy ; nous voyons sur l'écran des taches gris-bleu, blanchâtres et beiges – suggérant os, chairs et sang – puis une tache mobile, sombre. Ensuite, elle nous fait écouter, de plus en plus fort, un rythme chuintant : *chat-chiffon / chat-chiffon / chat-chiffon / chat...*

J'entends encore cette ritournelle sur le trottoir de la rue de Paradis, à l'instant où je quitte Lucy. « Tu sembles égaré, me dit-elle, où vas-tu à présent ? — Je vais retrouver Roger rue Palestro pour déjeuner, avant de reprendre le travail aux studios. — Et moi, je vais acheter des fruits, rentrer à la maison et faire une courte sieste, si l'enfant ne remue pas trop. »

Je descends la rue de Hauteville, me retourne pour voir Lucy marcher et file sur les boulevards Bonne-Nouvelle et Poissonnière.

Quelques véhicules glissent en silence vers le huitième district. Autrefois, on tolérait le bruit des bus et des voitures de livraison, mais à présent ce vacarme est oublié ; il n'y a que

de faibles bourdonnements ponctués de cliquetis, tandis que les mouettes ricanent mollement en rasant les murs. Devant moi, quelques pigeons se faufilent dans une étroite ruelle, évitant de glousser. Ces pauvres bêtes, abattues et consommées en masse pendant la famine qui suivit la dernière vague de séismes, se gardent à présent de l'appétit des rapaces et même de celui des mouettes.

À l'angle du boulevard Poissonnière et de la rue du même nom, sur la façade du Grand Rex, une projection sur fond rouge montre un cercle formé de corps allongés et nus. Chaque corps, homme et femme alternativement, est tenu aux chevilles par les mains du corps qui le précède; il tient lui-même les chevilles du suivant. On ne distingue les êtres qui forment cette couronne de chair qu'en s'approchant des panneaux optiques. Est-ce l'image d'une roue? Une pantomime désignant la lettre « O »? Une figure de cirque? Une danse?

Rue des Petits-Carreaux, regardant la vitrine d'un marchand de jouets, je perçois distinctement trois notes, LA – RÉ – SOL, comme suspendues en l'air... Elles se répètent sur une, deux puis trois octaves; signaux cristallins qui s'emparent de l'espace, comme si un bon génie surplombant la Cité avait frappé de son ongle un gigantesque triangle d'orchestre. Les notes durent longtemps, se recouvrent l'une l'autre, formant une succession d'accords binaires. Quelques passants s'arrêtent, lèvent le nez, cherchent la source de ce bienfait sonore, puis s'en vont en haussant les épaules. D'autres passants rentrent la tête entre les épaules et filent en courant.

Une Vénérable, appuyée contre le magasin de jouets, lance d'une voix rauque : « Poltrons, ne fuyez pas! Z'ont peur de tout ce qui tombe! Et vous, jeune homme? » Elle montre le ciel et me regarde fixement, dans l'attente d'une réponse. Je feins de n'avoir pas entendu, sachant qu'elle fait allusion aux

pluies de tephras et de poussières ardentes charriés jadis vers le cœur de l'Europe, depuis l'Islande, par le vent du Nord ; et plus tard depuis l'Italie, par le sirocco.

Même ceux qui n'ont pas subi la claustration dans les abris, l'air toxique, les chaleurs mortelles suivies de froids tout aussi mortels, craignent les effets d'une nouvelle convulsion du globe. Mais pourquoi ne pas jouir des prodiges ordinaires : une pluie de printemps irisée par le soleil, trois notes qui ne sont pas des signaux d'alerte mais peut-être le chant de retour d'oiseaux migrateurs, ou bien l'écho lointain d'une heureuse fête ?

Rue Montorgueil, je ralentis le pas et contemple les façades des immeubles. Ici, les appartements à l'abandon furent affectés par le comité d'urbanisme de Paris-La-Neuve aux familles rescapées d'Ivry et de Montrouge, les anciens propriétaires ou locataires étant morts sans avoir eu le temps de prendre des dispositions relatives à leur logement. Pour d'autres immeubles, les enfants et petits-enfants demeurés sur place, lassés par la lenteur des travaux, sont partis sous des cieux plus cléments.

Pas une façade qui ne soit envahie par le lierre, la vigne vierge, la glycine ou la clématite ; cette effervescence végétale cache la misère des crépis et même la précipite vers un plus grand déclin. Je ne dirais pas, comme certains chroniqueurs, que Paris exhibe « la perverse beauté des ruines naissantes », car je suis plutôt attentif à la Reconstruction, aux possibilités inouïes qu'offrent les nouveaux matériaux.

Pas un balcon qui ne soit orné de spirée, de potentille, de viorne, de millepertuis ou d'azalées. Ces arbustes fleurissent, en ce mois de floréal, dans de simples pots ou dans les corbeilles murales ; ils sont parfois accrochés si près des fenêtres qu'ils en condamnent probablement l'ouverture. Comme il y a peu

de grands balcons dans cette rue et dans les rues parallèles et adjacentes, les rambardes et les garde-fous dont disposent les fenêtres croulent sous le poids des jardinières ; ces cultures de fortune menacent la sécurité des passants qui marchent trop près des murs.

Tout ceci est à la fois permis et défendu ; ceux qui ont tant souffert ont acquis le droit d'embellir l'espace de leur survie ; les mêmes ont le devoir d'assurer leur propre sécurité et celle d'autrui. Les règles de la Reconstruction oscillent entre audace et incurie. Nul ne s'en plaint, car l'écart entre ces deux attitudes laisse le champ libre au doute et à la polémique, sans lesquels notre jeune démocratie serait déjà lettre morte.

Depuis la fin des séismes et la victoire de la Résistance, les rues de Paris, comme celles de la plupart des cités d'Europe, sont agrémentées de jardins suspendus, de potagers urbains où chacun dispose, à proportion de ses besoins, de fruits et de légumes, de plantes aromatiques utiles à la santé ; les travaux du Génie agronomique ont permis de redonner vie à beaucoup d'essences détruites par le désastre, tandis que la plupart des terres arables, loin des espaces urbains, demeurent encore incultes.

Aujourd'hui, il est courant, dans plusieurs villes du continent, de coiffer les ruines avec des cages de verre élastique, greffées sur les bâtiments au lieu et place des toitures, pignons et corniches. Les formes, couleurs et dimensions de telles surélévations varient selon les écoles d'art ; la nouvelle esthétique de la Reconstruction concilie mémoire et recherche d'un d'urbanisme fondé sur la lumière et la transparence ; c'est pourquoi les services publics favorisent l'épanouissement d'une flore des villes au sommet des édifices.

Ainsi, et contre toute attente, le quartier Montorgueil est devenu ce jardin de façades ; rien ne pousse au sol ; les jardi-

nières des fenêtres, les corbeilles murales regorgent de plantations : radis, tomates cerises, petits poivrons, groseilliers, framboisiers, cassissiers, herbes aromatiques arrosés par des ludions de la voirie.

Dans ces rues piétonnes on se croise désormais en double file au milieu de la chaussée ; certains portent de légers casques urbains. On avance en évitant les trottoirs pleins de gravats – morceaux d’ardoise et de céramique, plâtre, bouts de crépis, tuiles cassées. Les rues ont perdu leurs petits pavés ; au sol, des plaques de ciment ou d’asphalte se fissurent, dégradées par l’usage et les intempéries. Dans les interstices poussent des herbes que l’on trouve habituellement sur les talus : pissenlits, orties, mouron, folle avoine, rumex, plantin, chicorée, bouillon-blanc.

On annonce d’ici peu l’interdiction, dans ce quartier, des cultures de façades. Les travaux de ravalement des rues commenceront dès que les jardins suspendus seront terminés au-dessus de la gare du Nord et de la gare de l’Est, monuments désaffectés depuis l’abandon du chemin de fer.

Je suis certain d’avoir vu dans mon enfance des Anciens, épuisés par la disette, ramasser dans les rues des poignées d’herbes, des racines, des graines sauvages pour améliorer la maigre pitance que distribuaient les mairies de nos quartiers. Des potagers urbains parmi les herbes folles s’étaient répandus dans Paris, de façon désordonnée. Certains se maintiennent, même sur les boulevards réservés jadis à la circulation automobile et je doute que l’extension des jardins suspendus sous des bulles de verre dissuade quiconque de renoncer au charme des balcons maraîchers, des parterres floraux et des bacs à légumes que l’on nomme encore « petites cornes d’abondance ».

Dans le passage de Bourg-Labbé, je m'arrête chez Sarton, maître horloger, afin de lui confier la réparation d'une montre-bracelet qui appartenait dans l'ancien régime à un aïeul de Lucy. J'aime la vitrine de Sarton, remplie de gnomons, clepsydres, pendules ou montres anciennes venus du monde entier. « Monsieur Sarton, je viens visiter votre musée du Temps! — F-faites, cher ami! Q-que dé-désirez-vous, acheter ou réparer? Vous êtes monsieur...? — Monsieur Franck. Pouvez-vous réparer cette montre-ci?... » Sarton me regarde avec un sourire moqueur : « V-vous voulez voir l'heure sur un vieux c-cadran, n'est-ce pas, avec des aig-g-guilles qui tournent? Vous n'êtes donc pas adepte des c-capsules chrono? Pourtant, n'est-ce pas ce-cela que j'aperçois sur votre c-c-col de veste? Félicitations! T-très belle veste, avec tous les ag-gréments qu'offre l'époque. Mais, qu'allez-vous faire d'un c-cadran sur votre poignet?! — C'est un souvenir de famille. J'aime assez regarder les montres anciennes, avec ou sans bracelet. — J-je vous comprends. Jolis bibelots, n'est-ce pas? — Oui, mais c'est mieux quand ça marche... — Vous avez r-raison, il v-vaut mieux qu'une montre m-m-marche, sinon elle p-perd de sa valeur. D'ailleurs, une m-montre immobile est chose inquiétante, monsieur Franck! Nous n'aimons pas que le temps passe trop vite, m-mais si nous représentons le temps dans un objet, il doit b-bouger sous nos yeux, jeune homme, car le temps est toujours ce qui avance, in-n-nexorablement! — Vous avez sans doute raison. — J'ai certainement raison sur ce p-point. Que faites-vous d-dans la vie, monsieur Franck? — Je suis musicien. »

Sarton n'a pas d'âge. Il pourrait être mon père, mais ses yeux candides, son visage rose et lisse évoquent un vieil adolescent... L'horloger se déplace avec une lenteur calculée, regarde le sol, les coudes en l'air, les doigts écartés, comme

s'il cherchait quelque chose d'invisible et de fragile ou craignait d'écraser des œufs sous ses pas. Il boitille vers sa table de travail et désigne un cadran solaire en laiton. Il me tire par le bras, allume une lampe de bureau. « Q-que voyez-vous, monsieur Franck? — Une ombre portée, évidemment. — La c-croyez-vous immobile, cette ombre portée? — Elle l'est, tant que votre lampe est fixe. — B-bravo! Mais si nous sortions maintenant dans la rue, v-vous verriez l'ombre b-bouger au fil du temps, à mesure que la lumière solaire se déplace, ou plutôt que notre globe se déplace, maestro! P-p-pensez-y en battant la musique! Pour quand voulez-vous cette montre? Lundi, en fin d'après-midi? Avant? C'est impossible, je suis d-dé-débordé, inexorablement débordé. De quel instrument jouez-vous? — Je suis compositeur. — Alors, c'est p-pire que tout; vous devez avoir des dizaines d'horloges dans votre tête! Je me f-figure chaque instrument de l'orchestre comme un m-m-m-métronome qui bat selon son rythme... C'est pour cela que je n'écoute jamais de m-musique d'orchestre, voyez-vous, ça me donne la migraine! — Vous exagérez, monsieur Sarton, l'orchestre est un ensemble, chacun n'est pas libre d'aller à son rythme; enfin... il le pourrait, théoriquement, mais cette arythmie se compose également; tout doit être composé, même le désordre. — J-je vois... v-vous êtes un homme organisé, sans doute un optimiste! Mais c-composé ou non, le d-désordre progresse, inexorablement, vers un chaos! — Vous avez peut-être raison... — Non, p-pas peut-être, jeune homme... Inexorablement! Saisissez la vie par la t-tignasse et retenez-la bien! — Je vous remercie pour ce conseil. À lundi, monsieur Sarton; je compte sur vous... »

Avant de quitter la boutique, je songe au sort du mot *inexorablement*, le seul mot que le bégaiement de l'horloger semble épargner, puis j'aperçois sous la table aux cadrans solaires un chat noir dont la tête me paraît si étrange que je ne puis m'empêcher d'approcher. Je tends une main pour le caresser,

me penche et suis saisi d'effroi : le chat n'a pas d'yeux. Je vois distinctement sa tête, ses fines oreilles, son joli museau, ses moustaches ; le chat pointe une langue rose, bâille et se tend vers ma main. Il ne semble pas aveugle, mais n'a pas d'yeux ; le pelage noir et lisse s'étend de la tête au museau, continûment, sans le moindre indice qui permette de supposer qu'un tel animal ait pu naître avec de vrais yeux.

Je me relève en tremblant ; sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, Sarton lance en nettoyant fébrilement ses lunettes : « N-n-ne faites pas attention, c'est un Watson-Brick ! » À l'instant précis où Sarton prononce « Watson-Brick », une horloge se met à coucouler, inexorablement, sonnante les douze coups de midi. L'horloger fait-il semblant de confondre le nom de l'institut de Génétique avec une ancienne marque de pendules ? N'a-t-il pas vu mon geste en direction du chat ? Je sais à quoi m'en tenir au sujet de cette bête et m'esquive sans demander mon reste.

*

Rue de Palestro, Roger m'attend à la brasserie Huygens et manifeste sa fringale dès qu'il m'aperçoit : « Bonjour Franck, tu es en retard ; je viens juste de commander deux parisiennes et deux bières du Kenya. Pas d'objection ? Comment va Lucy ? — La petite naîtra dans deux mois. Lucy continue de travailler, même à la maison. »

Tandis qu'une serveuse apporte les parisiennes aux algues, j'observe sur le trottoir deux silhouettes postées derrière la vitre de la brasserie, un couple d'Anciens ; ils se tiennent serrés l'un contre l'autre comme s'ils avaient froid, bien que le printemps soit déjà chaud. Ils scrutent l'écran du menu ; peut-être évaluent-ils aussi, par de brefs coups d'œil, la fréquentation du lieu, l'allure des convives, avant de se décider... L'un et l'autre portent des masques antipollution. Roger les voit également et fait un geste las, signifiant qu'il faut être patient avec les

Anciens. « Vois-tu, Franck, ces citoyens-là ont eu si peur, jadis, qu'ils n'ont pu se résoudre à quitter leurs masques... Et peut-être ont-ils eu si froid qu'ils ne perçoivent plus le retour du printemps. Regarde comme le ciel est pur ! Ils feraient mieux de lever le nez... — Roger, je ne crois pas que ces personnes aient envie de lever le nez ni de scruter le ciel. Regarde les façades ; celles qui n'ont pas été restaurées sont noircies par des traces de cendre et de fumée ; les pluies n'ont rien lavé : elles ont incrusté les salissures. D'un côté, le Paris rénové n'a jamais été aussi beau ; d'un autre côté, certains immeubles n'ont jamais été plus misérables ; les mentalités sont à l'unisson d'un tel contraste, tu le sais bien... — Franck, ne nous plaignons pas. La vie s'épanouit à nouveau. Oublie ces fantômes et leurs masques de survie. »